

LA VIOLENCE ABANDONNEE ? LE CAS DU TAI-CHI-CHUAN

Sylvain Rouanet

Doctorant en sociologie

Robin Recours

Maître de conférence

Eric Perera

- Université Montpellier 1 -

Recebimento/Aprovação:

Artigo selecionado pela Comissão Científica do Congresso “Sports, violence and racism in Europe”, realizado na Universidade Rennes 2/França, em maio de 2007

Résumé

Nous étudions, comment se confrontent et se mélangent le rapport à la violence du maître d’une école de Tai-chi-chuan à celles de ses élèves, de la fédération et des médias. Pour cela, nous avons mené une observation participante de deux ans, une analyse de contenu des documents de la fédération et de tous les articles du journal « Le monde » contenant le mot Tai-chi-chuan. La normalisation et la médiatisation du Tai-chi-chuan en France, rejettent hors du champ sportif et légal les pratiques ne répondant pas à un impératif d’euphémisation de la violence et tendent ainsi à faire disparaître certaines pratiques originales qui remettent en cause les définitions classiques de la violence en occident. Selon Danton, « *on ne détruit bien que ce que l’on remplace* » ; en remplaçant le Tai-chi-chuan par des versions compétitives, sportives ou « santéistes », son institutionnalisation et sa médiatisation contribuent à le faire disparaître.

Mots-clés: art martial, acculturation, euphémisation

Introduction

Le Tai-chi-chuan est un art martial chinois, introduit en France dans les années 1960. Cette pratique restée confidentielle jusqu’au début des années 1980 connaît depuis un engouement et une médiatisation croissantes. Les différents qualificatifs utilisés par les acteurs du champ (Bourdieu, 1979), au sujet du Tai-chi-chuan, montrent sa nature

plurivoque : technique corporelle pour certains, spirituelle pour d'autres, gymnastique douce ou philosophie de vie, technique de longue vie et boxe de l'ombre ou du vide...

De nombreuses discussions et ma propre préconception du Tai-chi-chuan renvoient à l'image de personnes âgées exécutant une série de mouvements lents dans des parcs, se mouvant au ralenti, comme en apesanteur.

J'ai mené pendant deux ans une observation participante quotidienne dans une école de Tai-chi-chuan. Mes premières heures de pratiques modifièrent mes préjugés. L'enseignement est décomposé en plusieurs cours : « Tai chi », « Gym combat », « Art martial » et « Tui shou ».

Le cours de « Tai chi ». Ce cours correspond à l'enseignement de la forme, un enchaînement de mouvements amples et lents, qui renvoie à l'image commune du Tai-chi-chuan. Il ne constitue qu'une partie de la pratique. Il s'agit dans ce cours d'apprendre progressivement les différents mouvements du Tai-chi-chuan, jusqu'à être capable d'exécuter de manière ininterrompu la forme complète qui comprends 108 mouvements et dure 30 minutes. C'est lors de ce cours que l'on apprend, par exemple, à « saisir la queue de l'oiseau » ou à « reculer pour renverser le singe ».

Il existe ensuite deux différents cours de combat.

La « gym combat ». De très nombreux élèves y assistent. Il y a autant de femmes que d'hommes qui participent, l'âge des participants ne diffère pas des cours de « Tai chi » (c'est à dire une majorité de personnes de plus de 40 ans). Le cours se décompose en trois temps : des étirements, des séries de coups de poings dans le vide et enfin le combat. Durant ce dernier qui dure environ 40 minutes, le professeur règle un minuteur de manière à ce que chaque élève affronte une fois tous les autres élèves présents. Une

fois les qu'ils sont répartis sur une ou plusieurs lignes, la première sonnerie retentie, on salut, combat, salut à nouveau avant de changer de partenaire jusqu'à avoir rencontré toutes les personnes présentes.

Le cours « d'art martial ». Ce cours attire un public différent. Y viennent essentiellement des élèves expérimentés et des gens ayant pratiqué pendant de longues années d'autres arts martiaux, les gestes secs et précis des karatékas, l'étreinte ferme et destructrice des « grappleurs » ou la frénésie et la dureté des échanges avec les boxeurs thaïs trahissent instantanément d'intenses années de pratiques. L'âge moyen des pratiquants est donc beaucoup moins élevé que pour les deux cours précédents, et la présence féminine réduite. Il n'y a pas d'échauffements ni d'étirements. Les élèves combattent tous les adversaires présents, y compris le maître, deux fois. La première uniquement avec les mains, lors de la deuxième rencontre l'utilisation des pieds devient permise.

Le dernier cours que nous décrivons, le « Tui shou », est un exercice de « poussée des mains » visant à apprendre au pratiquant à « sentir » son adversaire, et à agir en harmonie avec celui-ci. Il existe d'autres cours : « Qi Gong », « Nei Gong », « Danse du Lion », « Armes », « Carré », « Rond » dont la description détaillée est inutile notre propos.

L'enseignement du Tai-chi-chuan dans l'école où nous menons notre étude confronte les élèves à deux grands tabous de notre modernité : la violence et la douleur.

Ainsi, le professeur de notre école répète-t-il fréquemment aux débutants : « *quelqu'un qui ne s'est jamais fait mal, il ne fait pas des arts martiaux* » car « *pour comprendre l'art martial, vous devez comprendre la souffrance. Il faut avoir mal pour*

comprendre. C'est en comprenant la souffrance, qu'on peut avoir de la tendresse pour l'autre ». La douleur a pour lui des vertus pédagogiques, les coups qu'il donne sont autant de leçons à méditer, que la douleur inscrira plus ou moins durablement dans la chair : « *Des fois je donne des petites leçons je tape ici. Je dis des petites leçons ça veut pas dire que ça fait pas mal. Mais c'est pas méchant parce qu'il n'y a pas de volonté de blesser* ». Ainsi il se permet de faire mal dans un but pédagogique. Dans cette même optique il interrompt parfois le déroulement normal d'un cours quand ses efforts pour transmettre le Tai-chi-chuan reste vains.

Durant une séance de gym combat il explique à plusieurs reprises qu'il faut frapper avec tout le corps. Il décide alors de faire frapper tous les élèves à tour de rôle sur une planche en bois. « *Les gens font ça [il mime les femmes qui ont tapé de très près et doucement]. Personne ne fait ça, [il mime une personne qui frappe de loin le bras tendu]. Tous les matins je frappe 20 minutes ça fait 200 coups de poing environ. Avec la planche ça fait mal et c'est très bien. Vous comprenez que ça fait mal de taper quelqu'un. Les mains c'est des armes, alors il faut les aiguiser moi, je tape 20 minutes tous les matins* ».

Ces propos contrastent fortement avec l'image commune de Tai-chi-chuan que nous évoquions précédemment et choquent de nombreux élèves qui n'ont visiblement pas le même rapport à la violence. Après cet épisode, quand il dira : « *Allez, prenez un partenaire et soyez doux comme avec la planche* », une femme écarquillera les yeux de stupeur et protestera : « *mais il y en a qui ont frappé très fort sur la planche !* ». Ces quelques extraits et citations esquissent déjà le rapport à la violence original que le

maître entretient et qu'il essaie de faire partager à ses élèves. Il convient avant d'aller plus loin dans la réflexion de préciser ce que recouvre le concept de violence.

I. De la violence.

Malgré le nombre de travaux sociologiques sur la violence, « *une chose frappante apparaît à la lecture de ces productions : aucun article ne s'attaque réellement à la question de la définition de la violence* » (Loudcher, 2006, 2). Fort de ce constat, Loudcher fournit plusieurs pistes pour « *penser la violence* ». Après avoir remarqué qu'il est difficile de mesurer la violence car « *elle dépend de la perception de ceux qui la reçoivent* » (Loudcher, *op. cit.* 3), il conclut dans les pas de Norbert Elias qu'il faut « *penser la violence de manière relative selon les époques et les milieux* » (Loudcher, *op. cit.* 4). Pour ce faire, il propose « *d'engager des analyses comparées plus spécifiques prenant en compte l'histoire de la violence en sport et en éducation physique sous le triple point de vue politique, social et culturel* » (Loudcher, *op. cit.* 10).

L'évolution des sociétés occidentales dans le sens d'une civilisation des mœurs, la psychologisation et l'intériorisation qui remplace la violence par l'autocontrainte ont été décrits par la sociologie historique (Elias, 1973). L'individu devient le principe de sa propre surveillance en éprouvant des sentiments de honte, de gêne, de peur ou d'angoisse quand il transgresse une norme. Mais cette euphémisation de la violence physique ne peut être étudiée indépendamment des trois formes de violence précédemment décrites par Loudcher.

Foucault, en renversant la maxime de Clausewitz et en se demandant si la politique ne serait pas « *la guerre menée par d'autres moyens* » (Foucault, 1975) éclaire quant à lui la violence politique. Brohm prolonge cette analyse lorsqu'il affirme que : « *tout pouvoir politique implique un pouvoir sur le corps* » (Brohm, 1975). Ces « *micro pouvoirs* » normalisent, façonnent, contrôlent et instrumentalisent le corps (Gleyse, 1995), ils en déforment la matérialité pour le faire correspondre à un idéal redressé (Vigarello, 1978). Bodin, Héas et Robène illustrent ce dernier point lorsque qu'ils affirment que « *les formes d'ascèses imposées aux gymnastes par l'institution définissent les contours d'une violence politique exercée indirectement sur les corps par le champ sportif* » (Bodin, Héas & Robène, 2004, 87).

Par ailleurs, Bourdieu a mis en évidence, au sein même des sociétés industrielles, la présence d'une « *violence symbolique* » qui « *extorque des soumissions qui ne sont même pas perçues comme telles en s'appuyant sur des attentes collectives, des croyances socialement inculquées* » (1994, 188).

Dernière forme de violence, enfin, celle de l'acculturation qui, dans sa version extrême, peut devenir ethnocide (Clastres, 2002). La disparition de plusieurs centaines de langues par an en est un des exemples les plus souvent repris dans les médias. Jeanne montre que la diffusion du karaté en occident s'est accompagnée d'une disparition des formes de pratiques originaires. Il conclut ainsi de manière désabusée : « *peut-on vraiment parler de diffusion à propos d'un phénomène qui fait disparaître ce qu'il est censé rendre accessible ?* » (Jeanne, 2001, 13).

Nous étudierons ici comment se confrontent et se métissent le rapport à la violence et les normes du maître aux normes institutionnelles et médiatiques et à celles des élèves.

Nous chercherons donc à mettre en évidence dans un premier temps le type de rapport normatif à la violence que diffusent la fédération et les médias, avant d'étudier la manière dont elles se confrontent avec les normes du maître.

II. Méthode

Nous avons réalisé une enquête de terrain, en utilisant la démarche de l'observation participante (Becker, 1985), dans une optique proche d'une sociologie charnelle, « *of the body from the body* » (Wacquant, 2000). C'est donc « *par corps* » que j'ai appris et assimilé le rapport à la violence qui a cours dans l'école de Tai-chi-chuan.

Cette enquête, nous a conduit, plusieurs fois par semaine à franchir le portillon d'une école de Tai-chi-chuan. Là, le maître, sous l'apparence d'un lutin à la fois sérieux et facétieux, se plaît et se fait un devoir de désarçonner les nouveaux élèves en maniant paradoxes et truismes, en citant avec gourmandise et éclectisme Bouddha, Jésus sur sa croix, Lao Tseu, Bruce Lee, Picasso, le petit prince ou George Brassens.

Ainsi les nouveaux venus ont-ils toutes les chances d'entendre, lors de leurs premières leçons : « *je ne vous apprend pas le Tai-chi* », d'ailleurs « *les gestes, ça, ça ou ça c'est n'importe quoi, [...] ce qui compte c'est d'être détendu* ». Suite à cette explication, il poursuit après un temps de silence et esquisse un léger sourire en ajoutant « *allez on reprend, n'oubliez pas, faites du n'importe quoi [silence] mais quand même essayez de faire un n'importe quoi qui ressemble un peu au mien* » ce qui provoque une hilarité générale.

Nous avons également réalisé une analyse de contenus, sur les documents provenant de la Fédération Française de Wushu et arts énergétiques et martiaux chinois

(désormais nommée FFWaemc) : statuts, règlements, pétitions, chartes, document internes, lettres et bulletins.

Il existe plusieurs manières de transcrire Tai-chi-chuan en français : tai-chi-chuan, taiji quan, t'ai chi chuan.

Nous avons recueilli et analysé tous les articles du journal « Le Monde » comportant une de ces occurrences depuis 20 ans. L'analyse de ces articles portait sur les mots adjacents aux occurrences de Tai chi, le champ sémantique et la transcription utilisée pour désigner le Tai-chi-chuan. Ce corpus nous a permis d'étudier l'institutionnalisation et la médiatisation du Tai-chi-chuan, avant d'analyser comment le maître joue et se positionne par rapport à cette image et pratique « officielle » de cette activité.

III. Institutionnalisation et médiatisation du Tai-chi-chuan

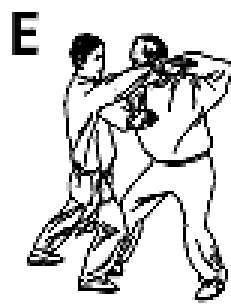
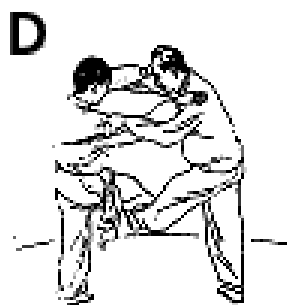
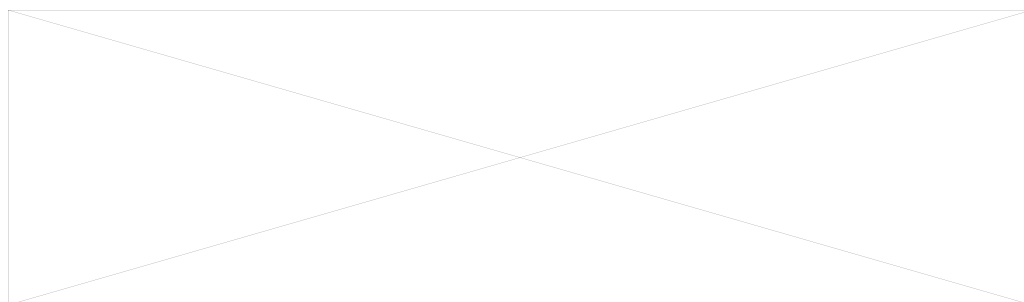
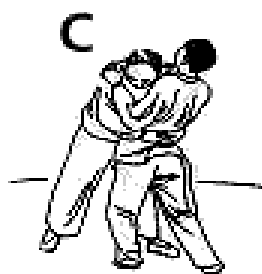
L'article premier du statut de la FFWaemc précise : « *La FFWaemc [...] a pour objet de développer le goût et la pratique des arts énergétiques et martiaux internes ou externes d'origine chinoise, sous leurs formes les plus diverses, compétitives, sportives, méditatives ou orientées vers le bien être* ». Ici l'ordre alphabétique n'étant pas classant, on peut supposer que le classement repose sur un jugement subjectif. La compétition, citée en premier est l'élément le plus important. Les liens vers les dates et résultats des compétitions sont d'ailleurs très présents sur le site de la FFWaemc. Les pratiques méditatives ou de bien être sont moins importantes pour cette fédération.

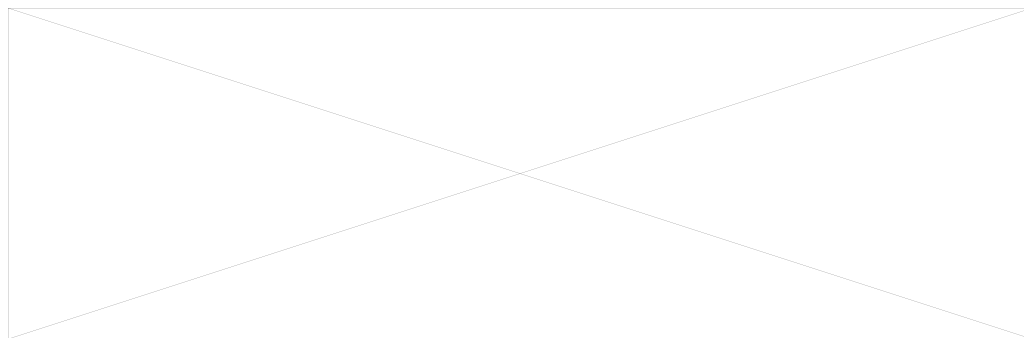
Les actions récentes de la FFWaemc tendent à faire entrer le tai-chi-chuan dans la définition des sports modernes établie par Guttman (1978) : la sécularisation, l'égalité

des conditions de l'affrontement, la spécialisation des rôles, la rationalisation, la bureaucratisation de l'organisation, la quantification et enfin, la quête du record. L'égalité des conditions de l'affrontement se traduit pratiquement par la mise en place de catégories de poids et la séparation des genres. La liste de coups interdits et les représentations de quelque uns des gestes interdits lors des compétitions, présentés ci-dessous, illustrent la rationalisation croissante du Tai-chi, ainsi que l'euphémisation de sa violence physique :

1.	Attaquer la région génitale, les jambes, les pieds, le cou, l'aisselle ou la tête
2.	Attaquer avec la tête, le poing, le pointu du coude, le genou, le pied, les doigts tendus
3.	Donner des coups de paume (le contact avec l'adversaire doit être silencieux)
4.	Saisir, agripper, griffer
5.	Évidemment : Mordre, cracher tirer les cheveux ou les vêtements
6.	Discuter avec l'arbitre impoliment (ou poliment)
7.	Discuter avec l'adversaire ou avec une personne extérieure au match
8.	Les dames devront éviter les pressions sur la poitrine
9.	«Presser» étant dangereux, cette technique devra être effectuée sans danger sous peine d'élimination.

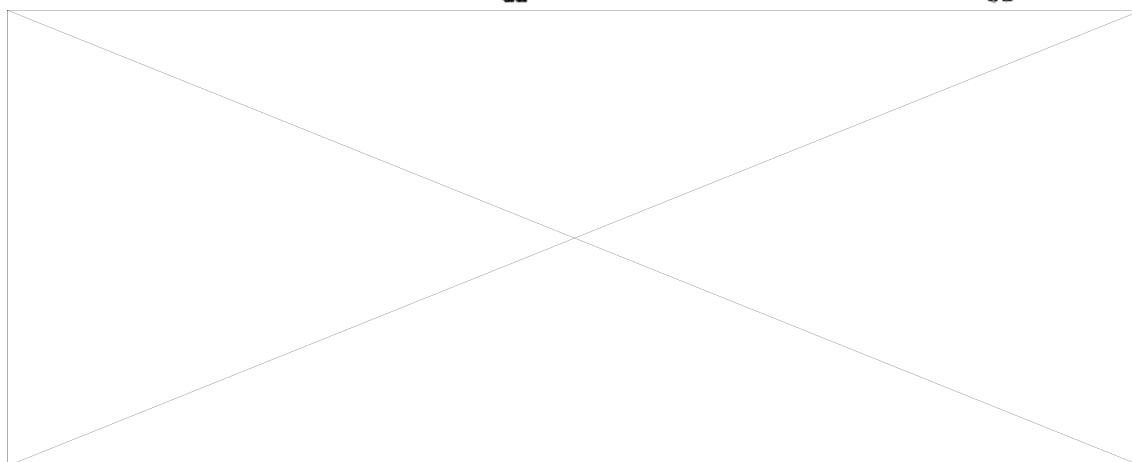
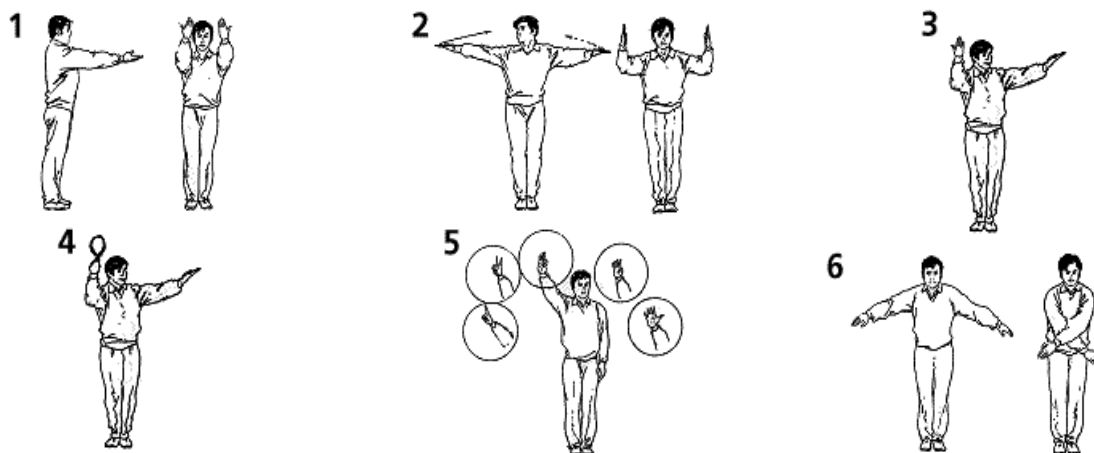
Listes des coups interdits lors des compétitions de Tui shou (source : FFWaeme)





**Quelques exemples de gestes interdits lors des compétitions de Tui shou (source :
FFWaemc)**

La mise en place de commissions spécialisées et la création d'un règlement illustre (voir ci-dessous) ce que Guttman (*op.cit.*) appelle bureaucratization de l'organisation.



Signes d'arbitrages lors des compétitions de Tui shou (source FFWaemc)

Ces différents points permettent d'affirmer, que les différentes actions de la fédération tendent à « sportiviser » le Tai-chi-chuan. La mise en place de diplômes fédéraux et le prix de l'inscription dans les clubs affiliés (en moyenne plus de 300 € annuels) sont des indices qui permettent d'envisager cette institutionnalisation sous l'angle économique. Un marché du Tai-chi-chuan se constitue. La création de diplômes crée des barrières à l'entrée sur ce marché. La déclinaison sportive du Tai-chi mise en avant par la fédération s'accompagne d'interdits croissants, dans le sens d'une diminution/euphémisation de la violence physique dans la pratique mais d'une augmentation de la violence symbolique d'acceptation/rejet en fonction du capital économique des pratiquants.

La consultation d'une centaine d'articles du quotidien « Le Monde » comportant les occurrences « tai » et « chi » et « chuan » nous permet de dégager les résultats suivants. Le vocable Tai chi représente 80 % des occurrences contre 20 % pour Tai-chi-chuan. Or l'idéogramme « chuan » se traduit en chinois par poing ou boxe. La disparition de ce terme important traduit très directement l'occultation de la violence dans cette pratique. Ce que confirme l'étude du champ sémantique associé au Tai-chi-(chuan) qui indique que 45 % des mots associés au Tai chi font référence à un aspect de santé/bien-être, 13 % à la danse, 12% à la nature et 10 % aux arts martiaux. Si l'on étudie le détail et le contexte des mots qui associent le Tai-chi-(chuan) à des mots faisant référence aux arts martiaux tels que « combat » et/ou « guerrier », on constate que ceux-ci ne sont présents que dans trois articles. Ces trois articles ont pour sujet la sortie du film intitulé « Tai-chi Master ». Dans les articles que nous avons observé, quand le Tai-chi-(chuan) est associé à des éléments ayant trait à la violence, c'est

uniquement dans des films. Ainsi l'omission du terme « chuan » résume la transformation que subit le Tai-chi-(chuan) dans la presse. Il devient une pratique de santé.

Nous pouvons conclure que la fédération et les médias diffusent respectivement une version sportive et une version « santéiste » qui euphémise et supprime la violence de la pratique du Tai-chi-chuan.

Comment le maître, dans son école, réagit-il et se positionne t'il par rapport à cette euphémisation/occultation de la violence ?

IV. La violence en contrebande ?

Le maître de la salle que je fréquente, conscient de ces transformations du Tai-chi-chuan, s'en démarque explicitement : « *Les sports de combat, c'est le sport avec la compétition et tout ça. C'est très loin de l'art martial ça. Mais en venant ici les arts martiaux ça devient très souvent des sports de combat. Beaucoup de gens viennent au combat pour se défouler, ceux là j'essaie de les éliminer. Vous venez pas pour vous défouler* » ; « *La plupart des gens qui viennent ici, ils viennent pour eux. Ils viennent pour la santé. Ici le Tai chi c'est devenu très très souvent une gymnastique de santé. Quand c'est ça, c'est tombé au niveau du sport. On peut pas avoir la santé si on vient pour ça. Le Tai chi c'est autre chose. Si ton but c'est la santé si tu viens pour la santé tu ne l'auras pas.* ».

De la même manière, il dit tout le bien qu'il pense de la création de compétition de Tui shou : « *C'est n'importe quoi. Du moment que c'est de la compétition ça n'est pas bon. C'est un exercice pour sentir. De toute manière ça ne peut finir que comme la*

lutte. Et si tu leur mets un lutteur en face. Ils s'envolent » (il fait un mime, les bras écartés comme un oiseau, qui fait rire tout le monde).

Même si chaque pratiquant vient pour des raisons différentes, que le professeur juge bonnes ou mauvaises, il essaie de transformer la vision que les élèves ont du Tai-chi-chuan : « *Quand vous venez pour quelque chose, pour la santé par exemple, j'essaie de vous amener un peu plus loin, par exemple je vous amène au combat. Moi je veux vous amener toujours un peu plus loin. Je suis là pour vous aider à vous élever.* ». Pour lui l'aspect martial de la pratique est primordial : « *chez moi l'esprit est martial.* ».

D'ailleurs, dès les premières leçons de Tui shou ou de gym combat, il me fait comprendre que l'efficacité pratique est le critère de justesse des mouvements. Lors d'un exercice, il m'affirme qu'il faut toujours garder une main sur le poignet et l'autre sur le coude, sinon, il me pose alors son coude sur la tempe en guise d'explication. Quelques secondes après, nous sommes en train de faire des mouvements circulaires avec les bras, « *ça, ça peut servir comme ça* » dit-il en me faisant une clé de bras. Les mouvements corrects sont donc évalués selon leur efficacité. Le professeur met l'accent sur l'esprit dont l'on doit faire preuve durant le combat bien plus que sur les techniques : « *il faut être doux et tendre. Ça fait peur surtout aux hommes* » (petits ricanements de toutes les femmes de la salle). « *La vraie force c'est d'être tendre* » ou encore « *les arts martiaux sont une voie pour respecter les autres, pas pour se faire respecter. C'est une voie pour se faire aimer des autres. Tous les grands maîtres se sont fait aimer. Ceux qui voulaient impressionner sont tous morts. Ceux qui se sont fait aimer nous parlent encore trois mille ans après leur mort* ».

L'accent est mis sur la maîtrise de soi que nous évoquions précédemment : « *Les arts martiaux c'est la maîtrise, apprendre à maîtriser ses sentiments, la colère, la peur. Quelqu'un de fou au combat, c'est pas très intéressant...* ». Et cette maîtrise ne doit être utilisée que pour de « bonnes raisons » : « *Si tu défends quelqu'un où que tu as un idéal, c'est très bien de te battre. Si tu as fait cinquante ans d'art martial et que tu te bats parce qu'on t'a marché sur le pied c'est un peu dommage* » (il rit). Si ces conditions sont réunies, il ne faut pas croire « *que les gens qui font du Tai-chi sont non-violents ou qu'ils tendent l'autre joue* », « *Quand tu te bats dans la rue il faut que ça fasse diinnnggg (tout le monde rigole). Il faut maîtriser le coup. Si vous le maîtrisez ça veut dire que vous pouvez le tuer. Je vous dis souvent le Tai-chi c'est je peux, mais je ne fais pas. Je peux tuer, mais je ne fais pas. Si vous blessez quelqu'un il faut que ce soit volontaire. Ça n'est pas bon de faire mal à quelqu'un involontairement. Si quelqu'un me bouscule ou me marche sur les pieds c'est pas grave. Mais si il fait quelque chose d'injuste, quelque chose qui va contre mes valeurs [...] il faut frapper et [...] il faut frapper pour tuer.* » Ainsi, dans le discours du maître, apparaissent successivement et paradoxalement des images *a priori* opposées : celles de la douceur et celles de la violence, ce qui peut paraître difficile à envisager pour un observateur extérieur.

Le maître essaie de rectifier certaines attitudes des élèves qu'il ne juge pas en conformité avec ces normes. Par le discours, il explique par exemple qu'il ne faut pas frapper pour frapper, que toucher quelqu'un ne sert à rien, qu'il faut « *entrer* » et que l'adversaire est ainsi à notre « *disposition* ». Il utilise une métaphore qui fait sourire beaucoup d'élèves : « *vous [n']êtes pas ici pour faire la tapette à mouche !* ». L'explication peut se faire également par les actes. Le maître a un jour renvoyé un élève

de manière assez brutale. Celui-ci avait touché une élève (ce qui arrive sans arrêt), mais pour le professeur, il manquait de cet « esprit » qui caractérise - selon lui - la pratique : *« je le vois, tu veux trop gagner. J'espérais que tu changes »*. Malgré les protestations calmes de l'élève, le professeur s'est alors mis à le menacer et il lui a demandé de quitter l'école, s'approchant sans cesse de lui en haussant le ton et en levant le poing. Une fois l'élève parti, il s'est justifié face au groupe en affirmant que cet élève n'ayant pas le bon « esprit », risquait de dégrader l'ambiance de l'école qui est primordiale : *« Il veut faire trop mal c'est trop dangereux. Moi il y a pas de certificat médical, pas de gants, on est pas en règles, c'est moi qui ai toutes les responsabilités. [...] Entre nous il faut que vous ayez confiance, que vous acceptiez de perdre, mais vous savez que l'autre en face va s'arrêter. Il faut qu'il y ait cette gentillesse »*.

La confrontation régulière et codifiée avec la violence est donc au final le moteur et le moyen d'un apprentissage de valeurs opposées : la calme, la douceur, le respect et la connaissance de l'autre. La vertu du combat est de créer un environnement hostile, condition nécessaire pour apprendre à se maîtriser : *« être calme quand on est entouré que de fleurs et de papillons c'est facile. Le vrai calme, c'est quand tu reçois un coup et là tu es encore calme. »*.

L'appropriation et le jeu avec cet enseignement du calme par la violence et de la violence par le calme diffèrent grandement selon les élèves.

V. Réactions des élèves

Les règles qui renvoient à la solennité et au silence que le professeur souhaite voir régner dans sa salle sont loin d'être respectées. J'ai pu remarquer, lors des combats, que

la parole vient souvent déjouer la tension de l'affrontement. Les individus, lorsqu'ils sont trop dominés, ont souvent recours à la parole - sur le mode humoristique - pour déjouer la tension de l'affrontement: « *Holà, j'hésite, je sais pas si t'es une pieuvre ou Shiva. J'ai l'impression que t'as des bras partout* », « *mais qu'est ce que je peux faire contre un grand comme ça ?* ». L'échange verbal et les rires déjouent la tension du combat. Cette tension est parfois à ce point insupportable que dès que le chronomètre sonne, marquant la fin du combat, les individus se saluent immédiatement et ce malgré la proximité physique. Il m'est arrivé plusieurs fois de me retrouver à saluer à quelques centimètres du visage d'un homme ou d'une femme.

Montrer que l'on n'est pas agressif est à ce moment plus important que de respecter les proxémies courantes (Hall, 1971). Les sourires immenses qui ponctuent la fin des assauts en témoignent.

D'autres élèves transforment le combat en occasion de se défouler, ils tapent dans tous les sens, même s'ils sont en position d'infériorité. Qu'importe leur situation, ils continuent de se battre même un poing collé sur le visage. Il m'est même arrivé qu'un élève avance sur moi en fermant les yeux ! Il n'est donc pas rare de recevoir des coups, alors que l'on est en position de supériorité. Un autre élève qui s'est retrouvé plusieurs fois dans cette situation lors d'un cours de gym combat, me confiait : « *un de ces jours je vais en sécher une pour qu'elle se repasse le film à l'endroit* ». Cela révèle la distance qui le sépare encore des normes de violence que veut transmettre le maître. Pour celui-ci être effleuré par quelqu'un qui n'a pas « l'esprit » et qui se bat pour blesser est intolérable, se faire frapper, même durement par quelqu'un qui respecte cet esprit est anodin. J'ai pu constater cela lors de l'un de mes premiers cours : j'ai touché le maître

durement à la pommette ; je fus très gêné et confus. Cette confusion ne fit que s'accroître lorsqu'il m'adressa un grand sourire et reprit le combat sans mot dire.

La différence de perception de ce qu'est la violence est apparue clairement dans un échange verbal entre le maître et une élève expérimentée. « *A l'art martial, c'est plus doux que le combat* » disait le maître. L'élève étonnée rétorqua : « *c'est quand même là de loin qu'il y a le plus de blessés !* ».

Pour le maître, quand l'adversaire ne connaît pas les codes du combat, quand il ne sait pas quand il a perdu et doit s'arrêter, alors il y a violence et danger. Pour les élèves, le plus souvent, la violence se mesure aux coups reçus.

Conclusion

Ces éléments permettent de mieux saisir comment les normes du maître, des élèves, de la fédération et des médias se mélangent. Les élèves, influencés par les médias, viennent à l'école, dans une très grande majorité, à la recherche d'une activité sportive ou de santé. Le maître essaie de les amener petit à petit vers une autre conception du Tai-chi-chuan et de la violence.

En conclusion de son étude, Loudcher soulignait que le sport moderne « *pose le problème du rapport entre une norme générale et fonctionnant pour tous (république) et le respect d'une pluralité de normes (la démocratie vue par A. Tocqueville)* ».

Cette tension se retrouve dans l'école que nous avons investi, le maître est soumis à la violence d'un État centralisateur qui impose l'homogénéisation et la normalisation des pratiques dans le sens d'une réduction de la violence (Elias, 1973). Cette violence politique se double donc d'une violence culturelle qui rejette la pratique de ce maître

hors du champ légal et tend donc à la faire disparaître. Cette tendance est également à l'œuvre dans les pays asiatiques. Chan décrit la normalisation que subissent les arts martiaux afin d'être exportés comme des produits culturels. Il conclut que les pays asiatiques paient bien cher ce processus, pour « coloniser » l'occident ils se colonisent eux-mêmes, renonçant ainsi à une part de leur culture et de leur histoire (Chan, 2000).

La normalisation du Tai-chi-chuan s'accompagne également de la mise en place d'un marché. Les diplômes requis pour exercer érigent des barrières à l'entrée sur celui-ci. La pratique du Tai-chi-chuan devient un symbole de distinction pour certaines catégories favorisées de la population ce que n'accepte pas le maître. En effet, il souhaite en faire une pratique démocratique. Ses tarifs sont deux fois inférieurs à ceux des écoles « reconnues » par la fédération et il propose plus de 25 heures de cours par semaine.

Ces trois processus montrent en filigrane l'importance de l'aspect économique dans la normalisation de la violence au sein du Tai-chi-chuan et confirment la conclusion de Loudcher. On peut toutefois se demander si l'opposition qu'il décrit entre démocratie et république n'est pas moins importante que celle qui existe entre démocratie et sphère marchande ; autrement dit si l'homogénéisation des pratiques sportives est le fait d'un impérialisme républicain ou économique.

Bibliographie

Becker, O. (1985). *Outsiders : études de sociologie de la déviance*. Paris, Métailié.

Bodin, D., Robène, L., Héas, S. (2004). *Sports et violences en Europe*. Strasbourg. Éditions du conseil de l'Europe.

Bourdieu, P. (1979). *La distinction, critique sociale du jugement*. Paris, Les Éditions de Minuit.

Bourdieu, Pierre. (1994). *Raison pratiques*. Paris, Édition Seuil.

- Brohm, J.-M. (1975). *Corps et politique*. Paris, Éditions Universitaires.
- Chan, S. (2000). The Construction and Export of Culture as Artefact: The Case of Japanese Martial Arts. *Body & Society*, 6(1), 69-74.
- Clastres, Pierre. (2002). Ethnocide, in *Encyclopædia Universalis*. Encyclopaedia Universalis Editeur, Paris, France, vol. 8, 888-90.
- Elias, N. (1973). *La civilisation des mœurs*. Paris, Calmann-Lévy.
- Fédération française de Wushu, arts énergétiques et martiaux chinois. *Fédération française de Wushu, arts énergétiques et martiaux chinois*, [En ligne]. <http://www.ffwushu.fr/> (Page consultée le 28 octobre 2007).
- Foucault, M. (1976). *Surveiller et punir*. Paris, Gallimard.
- Gleyse, J. (1997). *L'instrumentalisation du corps*. Paris, L'Harmattan.
- Guttman, A. (1978). *From ritual to record. The nature of modern sports*. New York, Columbia University Press.
- Hall, E.-T. (1971). *La dimension cachée*. Seuil, Paris.
- Jeanne, L. (2001). *Les géométries du corps. Diffusion socio-spatiale et idéaux types de pratique du karaté : essai de modélisation*. V^{ème} rencontre Théo Quant.
- Loudcher, J.-F. (2006). Penser la violence en sciences sociales du sport. *Esporte e Sociedade*, 2, 2-12.
- Vigarello, G. (1978). *Le corps redressé*. Paris, J.-P. Delarge.
- Wacquant, L. (2000). *Corps et âme. Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*. Agone.

Dados dos autores

Rouanet, Sylvain : Doctorant en sociologie¹
sylvainrouanet@gmail.com

Recours, Robin : Maître de conférence²
robin.recours@univ-montp1.fr

Perera, Eric : ATER³
pereraeric@yahoo.fr

1&3 JE 2516 Santé Éducation Situation de Handicap
700, avenue Pic Saint-Loup
34090 Montpellier
Faculté des Sciences du Sport
Université Montpellier 1

2 EA 4206 Conduites Addictives, de Performance et Santé
700, avenue Pic Saint-Loup
34090 Montpellier
Faculté des Sciences du Sport
Université Montpellier 1